



HAL
open science

CORRESPONDANCE ET MIXAGE D'ESPACES MENTAUX DANS LA CONSTRUCTION DYNAMIQUE DU SENS.

Gilles Col

► **To cite this version:**

Gilles Col. CORRESPONDANCE ET MIXAGE D'ESPACES MENTAUX DANS LA CONSTRUCTION DYNAMIQUE DU SENS.. Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, 2010, 18, pp.53-73. halshs-00602547

HAL Id: halshs-00602547

<https://shs.hal.science/halshs-00602547>

Submitted on 23 Jun 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**CORRESPONDANCE ET MIXAGE D'ESPACES MENTAUX
DANS LA CONSTRUCTION DYNAMIQUE DU SENS.**

[*Mémoires de la Société Linguistique de Paris*, vol. 18. Louvain, Peeters, 2010 : 53-73]

Abstract

The purpose of the Mental Space Theory (Fauconnier, Fauconnier and Turner) is to describe the gradual construction of meaning from a dynamic point of view. Mental Spaces are cognitive representations, partially structured, which are enriched in the unfolding of discourse. The building of mental spaces, their structuration, their connections, their blending represent the way we think and talk. In this framework, language expressions have no meaning in themselves but they have meaning potentials; above all, they give instructions about how the spaces are configured and how the meaning of a sentence is produced. Various elements of the MST are presented in this paper – how spaces are build and connected, how they are structured and accessed – , with special interests in the role of tenses in the cognitive partitioning, and in the operation of Conceptual Integration, or « Blending », recently developed by Fauconnier and Turner. The MST is then compared with Talmy's model of Windowing of Attention. The operation of windowing enables to reconsider time and aspect as a question of access to an emerging cognitive structure.

I. Introduction

L'article qui suit est une présentation de quelques éléments de la théorie des Espaces Mentaux développée par Gilles Fauconnier, ainsi que par Mark Turner pour son évolution récente. Cette théorie vise à décrire la construction du sens dans les langues naturelles d'un point de vue dynamique, c'est-à-dire dans son déroulement progressif dans le discours. Son objectif est également de relier l'activité de construction du sens aux autres activités cognitives, comme la perception ou le raisonnement mathématique par exemple.

Je m'appuie essentiellement sur deux ouvrages fondateurs de Fauconnier, l'un paru en France en 1984, *Espaces Mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, et l'autre paru aux Etats-Unis en 1997, *Mappings in Thought and Language*. D'autres articles majeurs seront mentionnés également, comme « Subdivision cognitive » paru dans la revue *Communication* en 1991, ou bien encore « Conceptual Integration Networks » de Fauconnier et Turner, paru en 1998 dans *Cognitive Science*.

Après une définition de ce que Fauconnier entend par « espace mental », je propose de développer certains aspects de la théorie à travers l'exemple des temps grammaticaux analysés dans ce cadre comme reflétant la subdivision cognitive, et celui du discours indirect libre comme manifestation de l'« intégration conceptuelle ». Les temps grammaticaux servent ensuite à une comparaison avec certains aspects de la théorie de Len Talmy, en particulier l'opération de fenêtrage, qui permettent d'approfondir les hypothèses de Fauconnier.

2. Qu'est ce qu'un « espace mental » ?

Dans le cadre de recherches portant sur la construction du sens, Gilles Fauconnier cherche à décrire comment se mettent en place les représentations mentales au fur et à mesure que se déroule le discours, qu'il soit écrit ou oral. A partir des indices linguistiques (structures syntaxiques, marques de temps, d'aspects, pronoms, *etc*) et pragmatiques, il étudie les opérations de construction de ces représentations, qu'il nomment « espaces » et dont la caractéristique première n'est pas de faire référence au monde ou de le représenter, mais plutôt de refléter les façons de penser et de parler des locuteurs : « la construction d'espaces représente une manière de parler ou de réfléchir mais ne dit rien en soi sur les objets de cette réflexion » (1984 : 194). La notion d'« espace » permet de distinguer les structures linguistiques sur lesquelles reposent ces espaces – mais à partir desquelles ils sont construits – des représentations proprement dites. Elle permet également un type de formalisation ensembliste.

Les espaces sont effectivement « des ensembles structurés et modifiables, avec des éléments a, b, c, ..., des relations satisfaites entre ces éléments (R1ab, R2a, R3cbf...), tels que l'on puisse leur ajouter de nouveaux éléments, ou établir de nouvelles relations entre leurs éléments » (1984 : 32). Les espaces se construisent ainsi au fur à et mesure du déroulement du discours, successivement les uns à partir des autres. Quand un énoncé apparaît dans le discours, il ouvre un nouvel espace. Cette construction progressive d'espaces correspond à un traitement de l'information par subdivision en différents domaines cognitifs, différents « espaces de connaissance » pourrait-on dire (c'est le sens que prend « mental » en fait), reliés les uns aux autres par différents processus. Je décris plus bas certains de ces processus, mais le plus important pour bien comprendre la pertinence de l'approche de G. Fauconnier, c'est de considérer que les structures linguistiques donnent des *instructions de construction* d'espaces, construction qui s'effectue à un niveau distinct des structures linguistiques, appelé « niveau cognitif » (« level C » dans Fauconnier 1997 : 36).

Du point de vue « purement » linguistique, Fauconnier défend l'idée qu'« une expression linguistique E n'a pas un sens en soi, mais plutôt un sens potentiel et c'est seulement dans le discours complet et en contexte que le sens sera effectivement produit »¹ [« A language expression E does not have a meaning in itself ; rather it has a *meaning potential*, and it is only within a complete discourse and in context that meaning will actually be produced »] (Fauconnier 1997 : 37). La conséquence de ce principe est que pour chaque utilisation particulière, une même structure linguistique ne construit pas systématiquement le même espace. En fait certaines expressions sont davantage spécialisées dans la construction d'espaces (*ie.* les « introducteurs » d'espaces comme les verbes de paroles, de pensée ou des locutions adverbiales), d'autres sont spécialisées dans les relations et les connections entre espaces (*ie.* les « connecteurs », comme les temps verbaux par exemple), d'autres encore établissent des relations trans-spatiales, comme les verbes copules (*be, become, seem, etc*). Comme on le voit, les expressions linguistiques ont des rôles différents dans la mesure où leurs effets dépendent de la configuration d'espaces sur laquelle elles interviennent : « The effect of a language expression depends on the space configuration it operates on » (Fauconnier 1997 : 65). Mais pour Fauconnier, *l'instruction* de construction d'espace fournie par une expression linguistique est unique même si elle est fondamentalement sous-spécifiée, dans la mesure où « une expression de langue qui intervient dans le discours au stade n place alors un ensemble de contraintes sur la nouvelle configuration produite, cela en fonction de la configuration déjà engendrée au stade n-1. » (Fauconnier 1991 : 231). De manière plus générale, on peut considérer qu'un espace est analysable comme une structure partielle prise

¹ Traduction des traductions des citations de Fauconnier et Fauconnier / Turner, ainsi que celle de l'exemple (4) : G. Col.

dans un réseau d'espaces qui s'enrichit dans le déroulement du discours et permet le déploiement du sens.

Fauconnier distingue différents processus de construction d'espaces et de relations entre espaces mentaux. Je vais commencer par présenter les plus fondamentaux, afin de pouvoir présenter d'autres aspects de la théorie par la suite. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que les expressions linguistiques comme « En 2009 », « Jean-Pierre pense que... » (cf. plus bas) contribuent à l'ouverture de ces espaces, mais elles donnent très peu d'informations sur le contenu de ces espaces. Le contenu des espaces provient d'autres espaces, par défaut ou par correspondance d'éléments entre espaces.

Un *introduceur* (« space builder ») est une expression qui établit un nouvel espace ou qui renvoie à un espace déjà introduit dans le discours. Cet espace, désigné par M, est introduit à un moment donné dans le discours à partir d'un « espace parent » M' auquel il est subordonné. C'est donc un principe de *subdivision* ou de *partition* qui régit le déploiement des espaces et leur mise en relation. Par ailleurs, chaque espace peut à un autre moment du discours servir de base pour le système ou devenir un espace en perspective auquel est ajoutée de l'information (dans la terminologie on parlera de « espace focus »). Reprenons – librement – un exemple de Fauconnier (1984) :

(1) *Anne-Marie croit que, dans le tableau de Jean-Pierre, les fleurs sont jaunes.*

En (1), on peut distinguer deux introduceurs d'espaces : « Anne-Marie croit », qui introduit un espace parent M' à partir duquel est introduit un autre espace, M, par un second introduceur, « dans le tableau de Jean-Pierre ». Dans cet exemple, M est introduit à l'intérieur de M', conformément – entre autres – à l'enchâssement syntaxique. Nous obtenons la figure suivante :

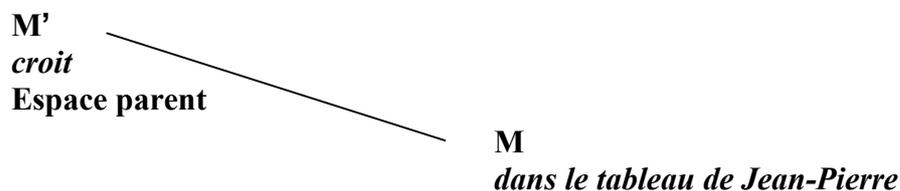


Figure 1

Proposons maintenant une suite à cet exemple telle que :

(2) *Dans le tableau de Jean-Pierre, le géant écrase une fourmi.*

L'espace mental M introduit par « dans le tableau de Jean-Pierre » est *structuré* par deux éléments représentés par les deux groupes nominaux « le géant » et « une fourmi », ainsi qu'une relation satisfaite entre ces deux éléments indiquée par la forme verbale. Pour Fauconnier, le rôle d'un article indéfini est effectivement d'introduire un nouvel élément dans un espace M_i, alors que celui d'un article défini est plutôt de signaler qu'un élément est déjà introduit dans un espace « parent » M_j (1984 : 36). On constate ainsi que ces deux expressions linguistiques donnent deux instructions de structuration d'espace différentes : avec « un N » l'espace est structuré par l'apparition d'un nouvel élément, alors qu'avec « le N » l'espace est structuré par la mise en correspondance de deux éléments a et a' de deux espaces différents, M_i l'espace en cours (« current space ») et M_j l'espace parent.

Examinons maintenant plus spécifiquement comment deux espaces sont connectés.
L'exemple suivant :

(3) *He seems to enjoy what she's telling him.*

contient ce que Fauconnier appelle un « connecteur » (« trans-spatial operator ») : le verbe « seem » (sembler)². Ce verbe établit un lien et une correspondance entre deux espaces mentaux, un « espace focus » désigné par M et un espace de base qui contient un point de vue et que l'on désigne par B. « Seem » exprime l'idée d'apparence et fait que l'espace M peut être considéré comme contenant une image de ce que décrit les éléments de l'espace B, cette image étant par ailleurs accessible à partir de B. Plus précisément, M contient deux éléments a' et b', arguments de la relation décrite par le verbe, soit la structure « X enjoy Y »³ notée ENJOY a'b'. Ces éléments sont mis en correspondance avec a et b de l'espace de base B par le connecteur F (« seem »). B contient effectivement a et b et toutes les connaissances relatives à ces éléments (*cf.* note 2). B contient ainsi deux entités dont la relation prédicative est spécifiée dans M par la relation d'apparence ; B sert bien de base à la construction de M. On dira ainsi que M se structure de manière interne par le cadre prédicatif « X enjoy Y » avec a' et b' comme arguments (de là ENJOY a'b') à partir des éléments a et b contenus dans B, et par la relation d'apparence établie par le connecteur « seem ». Soit la figure suivante :

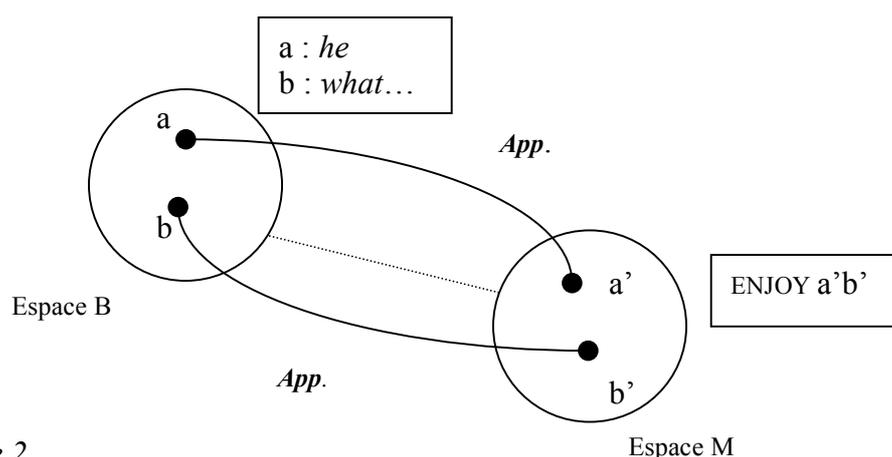


Figure 2

Ce que l'on vient de décrire correspond à un principe fondamental dans la théorie des espaces mentaux, le « principe d'identification », encore appelé « principe d'accès », qui établit qu'une expression linguistique qui nomme, décrit ou désigne un élément dans un espace peut être utilisée pour accéder à cet élément dans un autre espace (« If two elements *a* and *b* are linked by a connector *F* ($b = F(a)$), then element *b* can be identified by naming, describing, or pointing to its counterpart *a* », Fauconnier 1997 : 41). Ainsi, dans notre exemple, on accède à M à partir de B à travers la description de a et de b dans la relation *App.* Pour être plus précis, c'est une relation d'*accessibilité* qui est mise en place avec *App.* dans la mesure où ENJOY a'b' est liée à une relation d'« apparence » qui peut être définie comme une

² Dans le cadre de mes propres travaux sur la langue anglaise, je me suis intéressé à la question des verbes d'apparence (*seem*, *appear* et *look*, voir Col 2006), ce qui explique le choix d'analyser en (3) un exemple anglais.

³ Notons que ces deux éléments sont eux-mêmes issus d'autres espaces, dans la mesure où on a d'un côté un pronom personnel et de l'autre un forme aspectuelle indiquant que le procès est « en cours », elle même comprise dans une subordonnée complétive également issue d'un autre espace. Un tel exemple illustre bien la notion de « réseau » d'espaces sur lesquelles je reviens plus bas.

relation de type modal (sur la notion d'accessibilité qui caractérise les espaces modaux, voir Fauconnier 1997 : 95).

Après avoir exposé quelques notions de base de la théorie des espaces mentaux de G. Fauconnier, je souhaiterais présenter des applications de cette théorie et les solutions apportées à deux problématiques, celle du traitement des temps et des aspects d'une part, et celle du discours indirect libre d'autre part.

3. Les temps grammaticaux et la « subdivision cognitive ».

On considère généralement – et de manière sans doute simplifiée – la question de la référence comme une des problématiques premières de l'analyse des formes temporelles : « à quoi renvoie tel temps grammatical ? ». Les réponses les plus satisfaisantes sont généralement d'ordre relationnel, comme celles proposées par Reichenbach (1947) et reprises sous différentes formes dans différentes théories linguistiques contemporaines. Le modèle de Fauconnier – qui s'inspire ici explicitement des travaux de Dinsmore (1991) – invite à considérer les temps grammaticaux, ainsi que plus généralement les expressions temporelles, comme des instructions de construction d'espaces et de relation entre espaces. Ce qui sous-tend cette approche est la question de l'organisation du discours et la nécessité pour tout participant à un discours de pouvoir garder une trace de l'apparition des espaces, des liens entre eux, de leur ordre, ou encore du déplacement d'un espace à un autre :

« The thinker, speaker, hearer, discourse participant must keep track of the space set up, their content, the links between them, and the order in which they appear. The process is a dynamic one. At any stage, one must know, or be able to figure out, how to move discursively through the configuration. » (Fauconnier 1997 : 72).

[Le penseur, le locuteur, l'auditeur, le participant au discours doit garder une trace de l'organisation des espaces, de leur contenu, des liens entre eux, et l'ordre dans lequel ils apparaissent. Le processus est dynamique. A chaque étape, on doit savoir, ou être capable de comprendre, comment se déplacer discursivement dans la configuration.]

Dans une approche qui propose de décrire le déroulement du discours par la construction et les relations entre espaces mentaux, donc qui propose de *décrire la construction du sens comme une propagation de sous-structures dans une configuration cognitive complexe*, les espaces sont organisés dans une succession de constructions qui permet aux interlocuteurs de se repérer à l'intérieur d'une configuration.

Considérons l'exemple suivant :

(4) I knew only one of the two detectives. Harold Wexler. I had met him a few months earlier when I stopped into the Pints Of for a drink with Sean. They worked CAPs together on the Denver PD. I remember Sean called him Wex.

(The Poet, Michael Connelly)

[Je connaissais seulement un seul des détectives. Harold Wexler. Je l'avais rencontré quelques mois auparavant quand je m'étais arrêté au « Pints of » pour boire un verre avec Sean. Ils travaillaient ensemble au Service des Homicides du Commissariat Central de Denver. Je me souviens que Sean l'appelait Wex.]

et tentons de décomposer la configuration qu'il propose dans la perspective de Fauconnier (1991 et 1997) en distinguant minimalement :

(i) un espace de base, le point de départ de la construction, vers lequel on peut toujours revenir,

(ii) un espace-point de vue (Viewpoint) à partir duquel les autres sont structurés, mis en place ou atteints à un moment donné du discours,

(iii) un espace-focus F, c'est-à-dire l'espace en cours de « structuration interne » (celui sur lequel est portée l'attention) auquel est ajoutée de l'information et qui peut être atteint à partir de l'espace point de vue en cours.

En (4), on distingue pour commencer un espace de base B, qui correspond aussi à ce stade au point de vue initial et au focus, par défaut. Cet espace est signalé par le prétérit simple de « knew » : B [prétérit simple] [*knew*]. B est considéré comme « l'ancre de la configuration » (« anchor for the configuration », Fauconnier 1997 : 73), le point de départ vers lequel on peut toujours revenir ; et effectivement ici, le prétérit correspond au temps du récit. Soit la figure suivante (l'énoncé concerné par la figure est en caractères gras) :

*(4) I **knew only one of the two detectives. Harold Wexler. I had met him a few months earlier when I stopped into the Pints Of for a drink with Sean. They worked CAPs together on the Denver PD. I remember Sean called him Wex.***

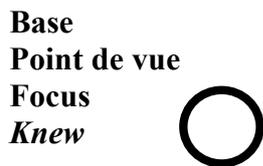


Figure 3

Le plu-perfect (ou « plus que parfait ») qui suit signale la construction d'un nouvel espace mental mis en place par « a few months earlier » qui joue ici le rôle de « space builder ». L'attention se déplace sur ce nouvel espace qui devient l'espace « en cours » (« current space ») au « détriment » de B (d'où la notation de « focus » entre parenthèses dans la Figure 4 plus bas) : on le notera M₁ [*a few months earlier*] [plu-perfect] [*had met*]. Cet énoncé partitionne en fait l'information qui se trouve répartie sur deux espaces différents. M₁ est effectivement un espace à partir duquel émerge une « expansion » M₂ qui correspond dans l'énoncé à la subordonnée introduite par « when ». Cette subordonnée développe le moment « a few months earlier » qui introduit M₁. M₁ sert ainsi d'espace « de fondation » à partir duquel M₂ se met en place ; M₁ et M₂ sont respectivement un Foundation Space et un Expansion Space qui partitionnent l'information évoquée par cet énoncé dans ce contexte. D'où successivement les figures 4 et 5 :

*(4) I knew only one of the two detectives. Harold Wexler. **I had met him a few months earlier** when I stopped into the Pints Of for a drink with Sean. They worked CAPs together on the Denver PD. I remember Sean called him Wex.*

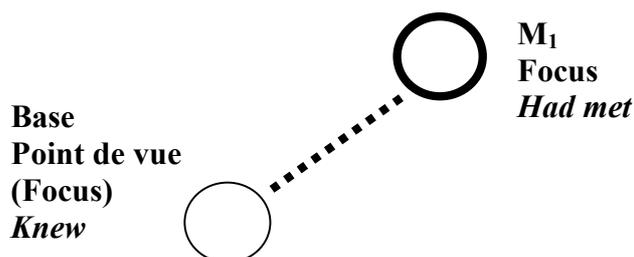


Figure 4

(4) *I knew only one of the two detectives. Harold Wexler. I had met him a few months earlier when I stopped into the Pints Of for a drink with Sean. They worked CAPs together on the Denver PD. I remember Sean called him Wex.*

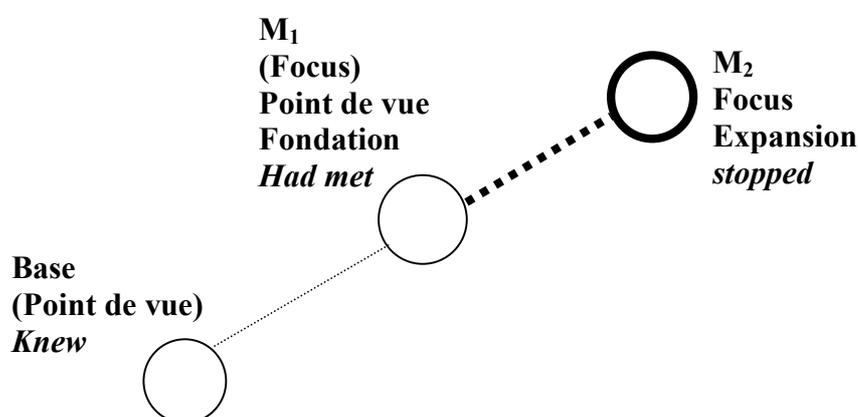


Figure 5

Le quatrième espace (M₃), celui signalé par le second prétérit (« they worked »), est plus délicat à analyser. On peut l'interpréter comme se construisant à partir du premier : dans cette hypothèse, on revient à l'espace de base et un nouvel espace focus se met en place. Mais l'indétermination temporelle du prétérit en anglais (proche d'un aoriste) fait que cet espace se construit en même temps à partir des précédents et pas seulement à partir de la base. Le contenu de cet espace provient effectivement à la fois de B (« they » = Wexler + Sean) et de M₁ (le personnage Sean, assassiné au moment du récit, était encore vivant au moment de la rencontre du narrateur avec Wexler dans le pub) ; il se construit partiellement à partir de ces deux espaces par deux chemins temporels possibles, cette double origine étant marquée par le caractère indéterminé du prétérit.

(4) *I knew only one of the two detectives. Harold Wexler. I had met him a few months earlier when I stopped into the Pints Of for a drink with Sean. They worked CAPs together on the Denver PD. I remember Sean called him Wex.*

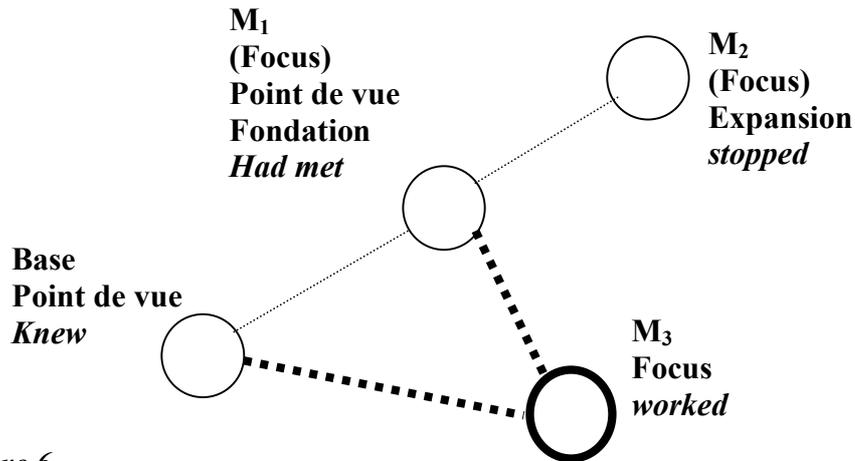


Figure 6

« I remember » ouvre enfin un cinquième espace mental M_4 qui permet l'accès à un sixième espace M_5 qui contient « Sean called him Wex ». M_4 est en fait un nouveau point de vue dans la configuration générale construite par l'énoncé. Sa mise en place se fait toujours depuis l'espace de base – sur lequel on revient donc une seconde fois – qui reste à l'origine du déroulement du discours dans cet extrait de roman. La spécificité de M_4 , en tant qu'il est ouvert par un verbe évoquant un souvenir et qui plus est, un verbe conjugué au présent alors que le récit est globalement au prétérit, est cependant d'être un espace à partir duquel on accède à un autre (en l'espèce, le contenu du souvenir), ce qui fait de lui un nouvel espace point de vue, soit la figure 7 :

(4) *I knew only one of the two detectives. Harold Wexler. I had met him a few months earlier when I stopped into the Pints Of for a drink with Sean. They worked CAPs together on the Denver PD. I remember Sean called him Wex.*

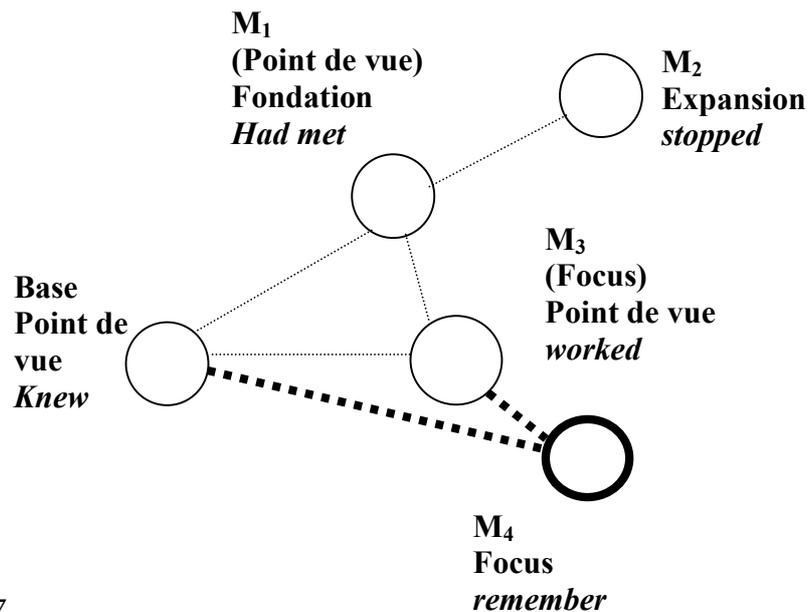


Figure 7

L'espace auquel on accède, M_5 correspond quant à lui à un espace focus, qui se structure à partir de M_4 . L'instruction donnée par le temps grammatical (présent simple) qui ouvre l'espace point de vue (M_4) fait qu'on accède à M_5 non pas directement à partir de la base, mais à partir d'elle *via un autre* (M_4), le présent de « remember » marquant justement que le chemin d'accès n'est pas direct vu que le récit est ici globalement au prétérit.

(4) *I knew only one of the two detectives. Harold Wexler. I had met him a few months earlier when I stopped into the Pints Of for a drink with Sean. They worked CAPs together on the Denver PD. I remember **Sean called him Wex.***

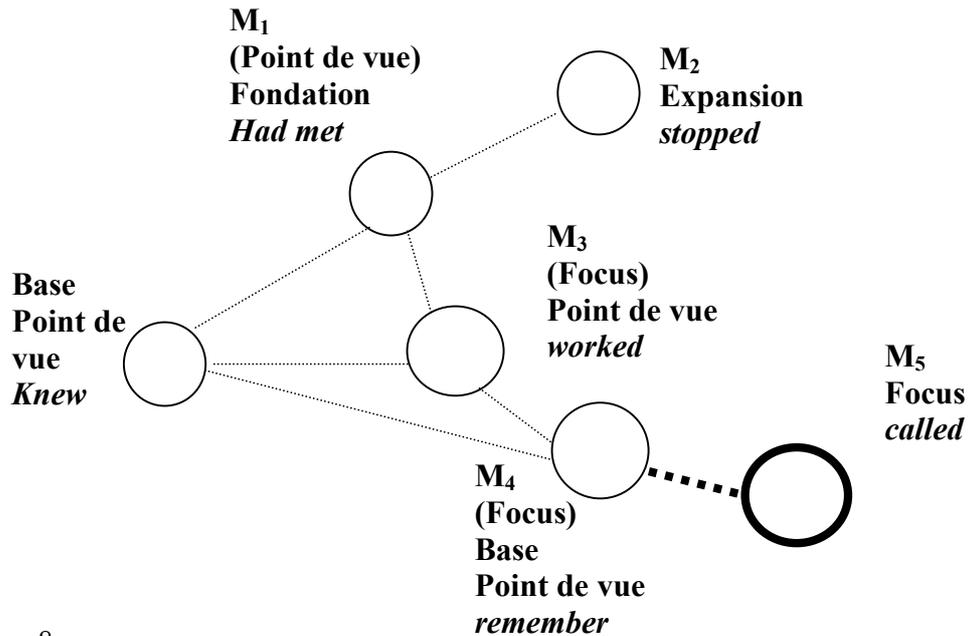


Figure 8

Ce qu'on peut retenir d'une telle conception des temps grammaticaux est son caractère relationnel, dans la suite des conceptions développées par Reichenbach, mais surtout son caractère « processuel » : les temps donnent des *instructions* particulières de construction d'espaces mentaux et de leurs relations, dans le *déroulement* du discours (au sens large du terme) :

« The Time Paths represent a dynamic unfolding of discourse. The tense combinations are not meaning properties of single sentences or propositions. They are codings of the discourse configuration into which the sentence fits. It is crucial for this scheme that Viewpoint, Focus, Event and even Base be reassigned as discourse unfolds. » (Fauconnier 1997 : 83).

[Les chemins temporels représentent un déroulement dynamique du discours. Les combinaisons de temps grammaticaux ne sont pas des propriétés sémantiques de phrases ou de propositions isolées. Ce sont des codages de configurations de discours où l'énoncé trouve sa place. Dans ce but, il est crucial que Point de vue, Événement focal et même Base soient réaffectés à d'autres espaces au fur et à mesure que le discours se déroule.]

Les distinctions entre espaces de base, point de vue, focus, *etc.* sont effectivement créées par les temps grammaticaux qui aident donc à construire l'architecture générale de la configuration cognitive en cours d'élaboration.

Comme on a pu le constater dans l'exemple (4), la notion d'accès est également fondamentale, et celle-ci dépasse la seule question des temps. C'est même cette notion qui –

pour moi – est vraiment centrale dans l'analyse des temps grammaticaux, notamment l'analyse des marques grammaticales de futur de l'anglais. Fauconnier propose, à la suite des travaux de Dinsmore et Cutrer, une distinction entre le statut de Fait (Fact) et celui de Prédiction (Prediction) pour caractériser les propriétés contenues dans les espaces temporels, ce statut pouvant évoluer au fur et à mesure que le discours se déroule et que les points de vue évoluent en même temps (voir par exemple le cas du futur antérieur en français et son équivalent anglais : *would + have + participe passé*). Une telle vision des temps grammaticaux, toute satisfaisante qu'elle soit pour décrire la succession des espaces mentaux dans le déroulement du discours, pourrait cependant effacer des propriétés morphologiques qui permettent aussi de donner des instructions de construction du sens. Pour ne prendre qu'un seul exemple, les formes grammaticales de l'évocation du futur en anglais combinent des formes simples et des formes auxiliées qui donnent chacune des instructions complémentaires et complexes. Col (2008) et Col et Victorri (2007) montrent que les formes de futur peuvent aussi s'analyser comme des instructions de « fenêtrage ». Le fenêtrage est une opération cognitive consistant à mettre en place dans le discours une portion d'espace-temps (la « fenêtre »), à repérer cette fenêtre par rapport à une situation d'énonciation et à définir le contenu de cette fenêtre, c'est-à-dire définir la structure cognitive élaborée dans la fenêtre. Cette structure est plus ou moins accessible suivant les formes grammaticales, et son degré d'accessibilité est lié au degré d'élaboration de la structure. Cette conception s'inspire de la théorie des espaces mentaux, mais propose une formalisation propre qui cherche à unifier les différentes approches cognitives à partir de celle de Fauconnier.

4. Fenêtrage et temps grammaticaux

Le traitement des temps grammaticaux proposé par Fauconnier présenté dans les paragraphes précédents partage des points communs avec l'opération cognitive de fenêtrage. Le principe suggéré par Fauconnier est de considérer les temps grammaticaux, ainsi que plus généralement les expressions temporelles, comme des instructions de construction d'espaces et de relation entre espaces. L'idée est que les temps grammaticaux sont une sorte de « mémoire » de l'évolution des espaces. Dans cette perspective, chaque temps permet de savoir quel est l'espace en cours de structuration. L'hypothèse du fenêtrage développée par Talmy dans un autre courant de la sémantique cognitive va, de son côté, représenter une sorte d'approfondissement de cette perspective. Le point de vue de Talmy (2000) est un point de vue attentionnel (il parle d'ailleurs de « fenêtrage d'attention ») et rejoint la position « en creux » de la théorie des espaces mentaux. A partir d'une situation de référence donnée (ou « cadre d'événement »), un énoncé place une portion de cette situation à l'avant-plan de l'attention tout en plaçant à l'arrière-plan d'autres portions de la même situation. La mise en avant-plan s'effectue par la mention explicite (et donc la présence dans l'énoncé) de la portion en question, ou d'autres portions de la même situation. Ce qui est omis dans l'énoncé peut alors correspondre au contexte, ou à ce qui est implicite de manière générale⁴. En fait, une scène de référence est pour Talmy séquentielle par nature, ce qui lui permet de distinguer trois types de fenêtrage, initial, médian ou final. De la même façon, ce qui est en dehors de la fenêtre d'attention, ce qui est « hors cadre » (en anglais « gapped »), est aussi pris dans une forme de séquentialité ; Talmy distingue ainsi trois types de mise hors-cadre (« gapping ») : mise hors-cadre initiale, mise hors-cadre médiane et mise hors-cadre finale.

⁴ Le fenêtrage d'attention est une partie de la structuration conceptuelle du langage, avec le « niveau » d'attention, le « centre » d'attention, l'« étendue » de l'attention, les « réseaux » d'attention, toutes ces problématiques constituant la « distribution de l'attention » (Talmy, 2000 : 258).

Reprenons l'exemple des temps grammaticaux dans la perspective de Talmy⁵. Les temps peuvent contribuer à un type de fenêtrage particulier, lié à un type de cadre d'événement particulier. Il s'agit de ce que Talmy appelle l'interaction entre participants à un « complexe situationnel » (2000 : 282-288). Dans ce type de fenêtrage, le cadre d'événement est constitué des relations entre participants. Ces participants peuvent être des personnes, réelles ou fictives, ou bien encore le locuteur lui-même. Ce type de cadre permet de distinguer des fenêtrages différents en fonction de l'évolution de la scène, et par extension, en fonction de des différences de moments. A partir de la paire d'exemples ci-dessous, l'analyse de Talmy est la suivante :

- (5)a *John met a woman at the party last week. Her name **was** Linda.*
(5)b *John met a woman at the party last week. Her name **is** Linda.*

(5)a et (5)b évoquent de la même façon une structure conceptuelle identique, en l'occurrence une paire d'interactions entre une situation et ses participants. Ici, Talmy distingue une « circonstance primaire », c'est-à-dire le fait pour une certaine femme de s'appeler Linda, ce qui constitue « un état non borné temporellement » (2000 : 283). Une distinction est par ailleurs faite entre deux types d'interaction avec cet état. La première interaction, indirecte, est celle de John avec la circonstance primaire, c'est-à-dire la rencontre de John et d'une femme appelée Linda. La seconde interaction est quant à elle directe, c'est-à-dire avec le locuteur, et elle concerne le prénom de la femme au moment où parle le locuteur. Dans les secondes parties de chacun des énoncés où la femme est nommée, l'utilisation du temps passé en (5)a et du temps présent en (5)b signale alors les différences de placement d'une fenêtre attentionnelle sur l'une ou l'autre de ces interactions. D'après Talmy, le passé en (5)a ne s'applique pas au référent principal de la scène (Linda), mais plutôt au moment de la première interaction entre participants : la rencontre de John avec cette femme. La fenêtre d'attention inclut alors des aspects de l'interaction, inférés ou non. Le temps présent de (5)b signale quant à lui l'adoption d'une perspective temporelle de la seconde interaction entre participants – c'est-à-dire le moment présent – et oriente le placement d'une fenêtre d'attention incluant quelque chose de ce contexte interactionnel. Talmy conclut qu'ici, dans le cas de l'interaction entre participants, nous avons affaire à un type de fenêtrage où chacune des deux formulations évoque la totalité d'un cadre d'événement particulier tout en indiquant explicitement seulement certaines sous-portions de ce cadre et en établissant ainsi une fenêtre d'attention sélective sur lui. Il faut cependant noter que la fenêtre d'attention sélective délimitée temporellement ne peut pas porter sur un événement non délimité puisqu'elle bornerait l'événement non délimitable, comme en (6) :

- (6) *John met a woman at the party last week. Her name was Linda *while he was there. / *when he asked her for it./ *when she told him.*

Comme on peut le constater à travers l'exemple des temps grammaticaux, Talmy ne propose guère plus de formalisation que Fauconnier, mais il cherche à inscrire les temps dans une activité cognitive de fenêtrage sur des portions d'événement dans leurs relations avec le locuteur. Cette préoccupation n'est pas absente chez Fauconnier ; les espaces mentaux décrivent les façons de parler et de penser du locuteur. Talmy est cependant plus largement typologique que Fauconnier sur cette question – et donc en recherche d'exhaustivité –, et permet de poser certains éléments de formalisation. Les temps grammaticaux représentent pour tous les deux des instructions particulières, soit des instructions de construction et de

⁵ Les analyses qui suivent s'appuient sur le chapitre 4 du volume 1 : « The Windowing of Attention in Language » (2000 : 257-309).

relation d'espaces mentaux, soit des instructions de fenêtrage sur des sous-portions d'événement. On peut néanmoins orienter les analyses non pas vers les « temps » en tant que tels, mais vers les unités linguistiques qui composent ces « temps ». Dans cette logique, chaque unité (auxiliaires et formes verbales par exemple) donne des instructions de construction du sens qui permettent, même dans le cadre de l'opération de fenêtrage, une formalisation adaptée.

5. Le discours indirect libre et l'« intégration conceptuelle ».

Après l'analyse de quelques formes linguistiques et de leur rôle instructionnel dans la construction des espaces mentaux, je propose maintenant de voir comment cette théorie permet d'aborder des questions de niveaux de discours, donc de constructions linguistiques plus larges, à travers l'étude du discours indirect libre.

Une des problématiques du discours indirect libre est qu'on est dans une situation paradoxale : on a trop d'origines énonciatives et en même temps pas assez car une origine unique est introuvable. Observons un exemple comme le suivant :

*(7) When someone suggested that Robert take up painting, he laughed at the idea. **Where would he find the time?** His only free time in the weekend was spent gardening, mowing, doing maintenance jobs around the house [...]. **And with all that work he was being urged to take on painting!** His wife's brother who lived near had always been the painter of the family. **One was enough.** Some of Robert's friends were painters. [...]*
Janet Frame, « The Painter », in *New Zealand Short Stories 4*. (Oxford University Press, 1984)

Dans cet extrait, les passages en caractères gras posent effectivement des problèmes quant à leurs origines énonciatives. On relève dans ces passages des marques de « récit » autant que des marques de « discours », si on suit provisoirement la distinction de Benveniste (1966). Ainsi, la forme de la question (question directe), la ponctuation (point d'interrogation ou d'exclamation), la phrase exclamative sont autant de marques linguistiques renvoyant à un système de repérages organisé autour du locuteur. Parallèlement, les marques de récit comme le prétérit (la flexion *-ould* du modal, qui relève aussi, on va le voir, du système de repérage du locuteur, ou encore *was*) ou les marques de personnes (troisième personne, *he* et personne générique *one*) indiquent qu'un autre système de repérage est à prendre en compte, organisé autour du narrateur. Ces deux systèmes sont à l'œuvre dans ce passage ; ils sont intégrés dans chacun des énoncés et permettent de rendre compte tous les deux de la construction du sens de ces énoncés.

L'approche par réseaux d'espaces mentaux et propagation du sens dans le réseau va permettre non pas de résoudre la question de l'origine – qui, on le voit plus bas, ne demande pas en tant que telle de réponses – mais plutôt de décrire la construction du sens de ce type d'énoncé. La question centrale va être celle du choix de l'espace point de vue.

Dans une étude sur le discours direct et indirect dans la perspective théorique des espaces mentaux, Sanders et Redecker (1996) proposent un principe que l'on peut résumer de cette façon : dès qu'un personnage prend la parole ou pense, un espace M enchâssé dans l'espace de base B est créé. L'accès à M se fait alors en fonction de l'influence du narrateur. Plus le narrateur marquera son influence sur le récit, plus l'accès à M se fera par B, et inversement, plus le locuteur marquera son influence, moins l'accès à M se fera par B et on accèdera directement à M. Ainsi dans le discours indirect, le point de vue à partir duquel est construit

M reste en B, alors que dans le discours direct, le point de vue est transféré à M qui sert de nouvelle base. Ce principe permet de distinguer discours direct et discours indirect. Pour ce qui est du discours indirect libre, les auteurs parlent plutôt de position intermédiaire entre ces deux pôles de régulation (1996 : 303). Pour eux, le discours indirect libre représente le cas où le point de vue peut être soit en M soit en B : on a accès à un espace M qui ne sert pas de base à proprement parler. Néanmoins, l'accès à M est rendu direct car les éléments contenus dans l'« espace-focus » (les mots, les pensées,...) sont identifiables comme appartenant au personnage et non au narrateur. En s'inspirant des analyses de Sanders et Redecker (1996 : 302), on obtient pour (7) une figure comme la suivante :

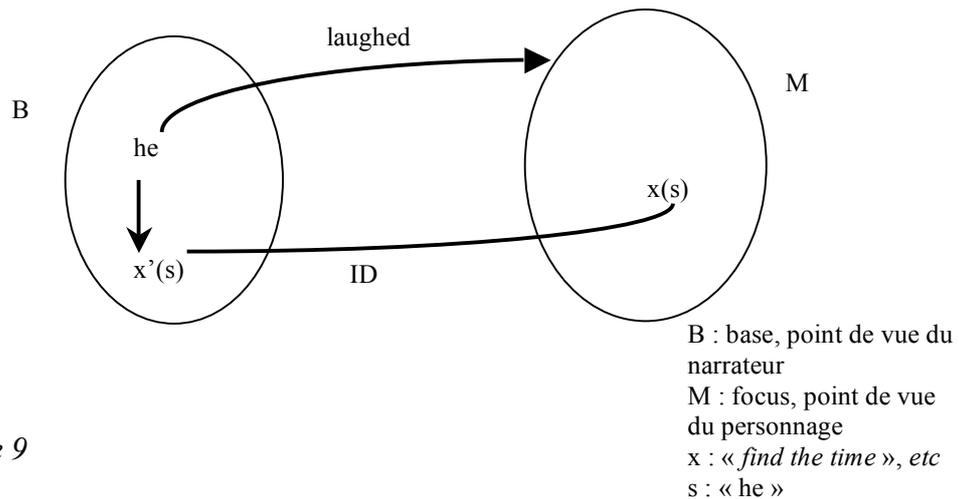


Figure 9

Dans cette figure, on remarque que les paroles / pensées de « he », à la fois narrateur et personnage, sont présentes dans les deux espaces M et B, et mises en relation d'identité – ce que montre « ID ». La particularité du discours indirect libre est, d'après Sanders et Redecker, que l'interprétation du point de vue se fait par défaut dans M : on accède directement à des pensées / paroles sans qu'une origine unique ne soit donnée explicitement.

Une autre analyse du discours indirect libre dans le même cadre théorique privilégie non pas une position d'entre-deux, mais plutôt l'hypothèse d'une construction de sens faite par projection partielle de structures sémantiques, et émergence d'une structure propre à partir de cette projection. L'impossibilité de trouver une origine unique à chacune des « situations d'énonciation » – pour employer une autre terminologie et éviter des confusions –, situation de narration Sit_1 et situation d'énonciation rapportée Sit_1' , fait que chacun des espaces est incomplet. C'est leur mise en relation par projection qui permet la construction du sens de ce type d'énoncé. Une telle perspective correspond à une opération cognitive que Fauconnier appelle l'« intégration conceptuelle », ou « blending ». Cette opération consiste à décrire les cas où le sens ne provient pas seulement de la mise en correspondance de deux espaces (ou plus), mais de la projection d'une sélection d'éléments provenant de ces espaces sur un autre espace qui les intègre dans une nouvelle structure⁶.

Prenons un autre exemple, comme celui-ci :

(8) Etienne, déjà, continuait d'une voix changée. (...) Est-ce qu'il se trouvait des lâches pour manquer à leur parole ? (Germinal, Zola, cité par Riegel et al.)

⁶ Les analyses qui suivent s'inspirent de travaux effectués sur l'anglais dans Col 2003 et Col 2004.

L'énoncé correspondant au discours indirect libre est souligné dans l'exemple. En se fondant encore une fois sur la distinction de Benveniste, on relève des marques linguistiques propres au récit comme l'imparfait, qui fonctionne dans ce contexte comme le temps du récit, ainsi que des marques de discours comme la ponctuation des interrogatives directes, couplée à la syntaxe de ce type d'énoncé, qui signale la présence d'un locuteur. L'imparfait peut en fait relever des deux niveaux d'énonciation ; mais ici, on peut dire qu'il donne une instruction « narrative » plus que « discursive » vu qu'il est aussi le temps général du récit (« continuait »). On peut ainsi distinguer deux espaces mentaux, l'un correspondant au récit et contenant des éléments comme le temps grammatical, et l'autre correspondant au discours et contenant des marques de locution comme la ponctuation et la syntaxe des questions directes. Dans la mesure où ces deux espaces correspondent à des situations d'énonciation, ils partagent des paramètres, en l'occurrence, le paramètre du sujet d'énonciation (S_0) et celui du moment d'énonciation (T_0). C'est la valeur de ces paramètres qui est différente dans chacun des espaces. On obtient une première figure de ce type :

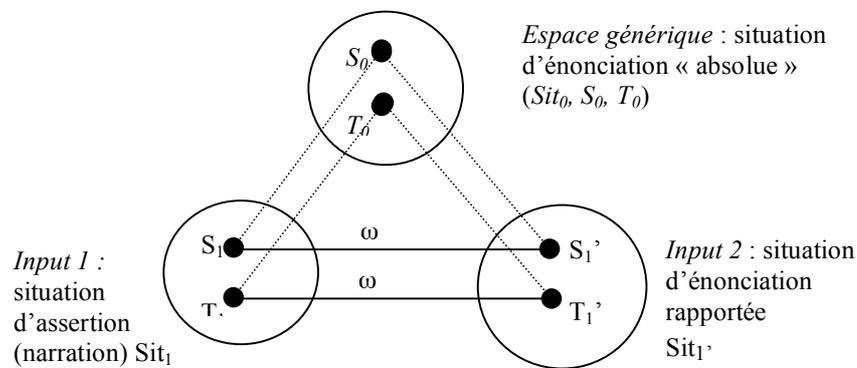


Figure 10

Dans cette figure apparaissent trois espaces au total. On distingue effectivement deux « espaces d'entrée » – « input » dans la figure – qui sont structurés par des éléments propres à une situation de narration d'une part (Input 1) et à une situation de discours d'autre part (Input 2). Les éléments de ces deux espaces d'entrée se caractérisent par des valeurs particulières des deux paramètres fondamentaux d'une situation d'énonciation, le sujet énonciateur S_0 et le moment d'énonciation T_0 . Ces deux paramètres « hors-valeurs » sont quant à eux présents dans le troisième espace, l'« espace générique », qui regroupe les éléments partagés par les deux autres. Le sens propre à l'énoncé, sens qui se construit sur la co-présence dans le même énoncé de valeurs différentes pour les paramètres S et T, émerge finalement du mélange de certains éléments dans un quatrième espace, dit « espace intégrant » :

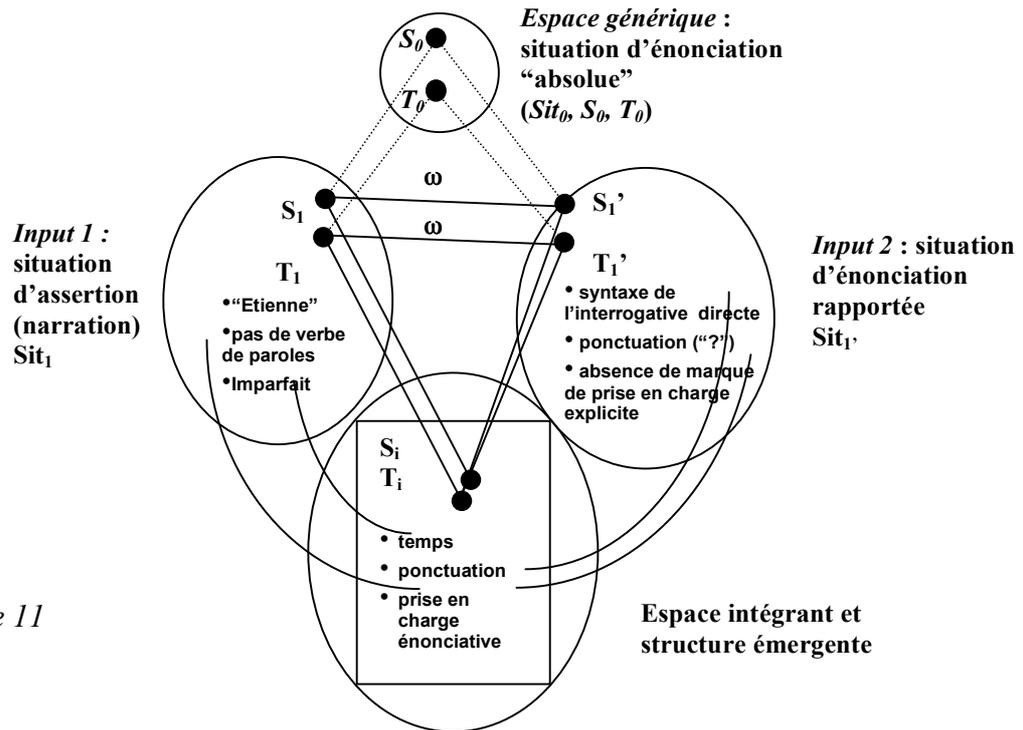


Figure 11

La figure ci-dessus montre que le sens de l'énoncé (8) se construit à partir de la projection de certains éléments (marques de temps, de syntaxe et de ponctuation) dans un espace d'où émerge une structure cognitive nourrie par les espaces mais non calculable directement à partir d'eux individuellement. Comme le précisent Fauconnier et Turner (1998) :

« In the many-space model of conceptual projection, meaning is not constructed in any single space, but resides in the entire array and its connections. The « meaning » is not contained in the blended space. [...] A mental space is built up in part by recruiting structure from (possibly many) conceptual domains and from local context. » (Fauconnier et Turner 1998 : 158).

[Dans le modèle multi-spatial de projection conceptuelle, le sens ne se construit dans chacun des espaces, mais dans l'ensemble des espaces et de leurs connexions. Le « sens » n'est pas contenu dans l'espace mixé. [...] Un espace mental est partiellement construit en recrutant sa structure de plusieurs domaines conceptuels et du contexte local.]

Cette opération d'unification d'espaces permet d'après les auteurs d'étudier beaucoup de domaines, comme par exemple les métaphores, le raisonnement mathématique, ou bien encore la grammaire. Le Blending permet effectivement de décomposer les structures causatives et de montrer que le sens causatif est issu de la projection d'une construction transitive à trois arguments de type NP V NP NP sur une séquence causale de type [[a ACTS] CAUSE [b MOVE to c]] décrivant l'action de a sur b et ses conséquences sur c, comme dans (9) :

(9) *McKnight eventually **drank himself into** Bethlehem madhouse. (Star of the Sea, J. O'Connor)*

La projection de la structure DRINK NP sur la séquence causale fait que le verbe « drink » prend un sens causatif dans l'énoncé, sens qu'il n'a bien entendu pas en dehors de cette construction (**McKnight eventually drank himself* ou **McKnight eventually drank into Bethlehem madhouse*). C'est dans l'espace intégrant qu'est construit ce sens (ici exprimé autour d'une partie de la relation causale, en l'occurrence le moyen qui mène au résultat, « drink into »), issu du mixage d'une construction grammaticale et d'une séquence conceptuelle qui partagent quelques points communs seulement – minimalement, une source et un but dans une relation notionnelle⁷.

Ce qui ressort de l'intégration conceptuelle, c'est peut-être son manque de règles et de formalisation. On trouve dans Fauconnier (1997 : 149-151) une série de principes de fonctionnement et de définitions, mais ces principes et définitions restent assez généraux, ce qui va dans le sens du degré de généralité élevé de cette opération. Ces principes restent aussi largement descriptifs et typologiques.

Conclusion

Quels sont les apports de la théorie des Espaces Mentaux à la sémantique cognitive ?

La théorie de Gilles Fauconnier – et Mark Turner – apporte essentiellement un point de vue *dynamique* à l'étude de la construction du sens. Si on admet effectivement que les « espaces » sont des représentations et que ces représentations sont en quelque sorte « vides », dans le sens où elles ne contiennent aucune image mentale ou tout contenu propre, l'intérêt de cette approche est justement la *construction* même des espaces, les *relations* complexes qu'ils entretiennent, leur *structuration*, ou bien encore leur *fusion*. Dans cette perspective dynamique et évolutive, et pour ne reprendre qu'un seul exemple, les temps grammaticaux ne sont pas étudiés comme ils le sont généralement, c'est-à-dire dans leur rôle référentiel, mais comme de véritables *balises* dans le déploiement des espaces. Les temps grammaticaux donnent des « instructions » de construction du sens en indiquant à quel moment du déploiement des espaces on se situe. La pertinence de l'approche de Fauconnier, et plus particulièrement celle de Fauconnier et Turner à travers l'Intégration Conceptuelle, est par ailleurs valable dans d'autres domaines de la linguistique, comme celui de la prosodie⁸. Il est nécessaire, en fait, de bien situer l'opération d'Intégration Conceptuelle dans la perspective de la théorie, et du coup la considérer comme une manifestation parmi d'autres de projection et de correspondance entre espaces. Comme les autres processus cognitifs décrits par Fauconnier, l'Intégration Conceptuelle a des résonances dans différents domaines des sciences du langage. Ce qui fait sa particularité est que son degré de généralité assez élevé fait qu'elle a des résonances en dehors de ce domaine aussi. Pour ne prendre qu'un seul exemple, on retrouve en psychologie cognitive une opération très proche, celle d'« assemblage » de représentations qui, selon Le Ny (2004, 2005), est au cœur du processus de compréhension verbale. On voit ainsi que c'est aussi à l'échelle du vaste domaine des sciences cognitives qu'il faudrait également appréhender les avancées récentes de la théorie des Espaces Mentaux.

⁷ Ce type de construction relève également d'un fenêtrage particulier qui met en saillance différents éléments de la relation causale, fenêtrage sur le moyen, le résultat ou le processus lui-même ; voir en particulier Talmy (2000) sur cette question. La notion même de « blend » (« fusion ») est d'ailleurs introduite dans les travaux de Talmy dès 1977 (repris en 2000), et a été ensuite reprise par Fauconnier (1997).

⁸ On peut effectivement montrer, comme dans Col (2007), comment les structures syntaxiques et prosodiques fusionnent dans l'émergence du sens à l'oral.

CORRESPONDANCE ET MIXAGE D'ESPACES MENTAUX.
Version de travail

A l'échelle des sciences du langage, il est intéressant de constater que décrire la construction dynamique du sens en termes d'espaces en structuration progressive trouve un écho dans une approche attentionnelle comme celle développée par Talmy. Un espace en cours de structuration est finalement un espace sur lequel se porte l'attention. Cet espace est en quelque sorte sélectionné dans l'épaisseur générale des espaces et permet la monstration de propriétés émergentes. Dans cette perspective, les temps grammaticaux indiquent des fenêtrages attentionnels spécifiques sur des sous-portions d'événement, notamment entre participants à une scène de référence.

BIBLIOGRAPHIE

- BENVENISTE, E., 1966. « Les relations de temps dans le verbe français », *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Gallimard. 237-250.
- COL, G., 2003. « Style indirect libre et intégration conceptuelle », *Stylistique et énonciation : le cas du discours indirect libre*, Presses de l'Université Paris X - Nanterre. 187-203.
- COL, G., 2004. « Théories cognitives et l'hypothèse de l'émergence du sens ». *Tropismes* n°12. Nanterre : Université Paris X - Nanterre. 115-140.
- COL, G., 2006. « *Appear, seem et look* : « perception » et « construction » des apparences. », in A. DELPLANQUE (ed), *Les verbes d'apparence, CORELA*, numéro spécial.
- COL, G., 2007. « Prosodie et émergence du sens. Propositions pour une étude cognitive de l'intonation », *Canadian Journal of Linguistics / Revue Canadienne de Linguistique*, n° 52(3), p. 255-277.
- COL, G., 2008. « Windowing the future. The cognitive operation of « windowing » in the study of future time evocation », in J.-R. Lapaire, et al. (eds), *Du fait grammatical au fait cognitif / From Gram to Mind: Grammar as Cognition*, Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, vol. 2, 323-341.
- COL, G., et B. VICTORRI, 2007. « Comment formaliser en linguistique cognitive ? Opération de fenêtrage et calcul du sens temporel. » In Guy ACHARD-BAYLE et M.-A. PAVEAU (eds), *Cognition, Discours, Contextes, CORELA*, numéro spécial.
- CULIOLI, A., 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 1. Gap : Ophrys.
- CUTRER, M., 1994. *Time and Tense in Narratives and Everyday Language*. Ph.D diss., University of California, San Diego.
- DINSMORE, J., 1991. *Partitioned Representations*. Dordrecht, Boston, London : Kluwers Academic Publishers.
- FAUCONNIER, G., 1984. *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*. Minuit.
- FAUCONNIER, G., 1991. « Subdivision cognitive », *Communications* 53, 229-248. Seuil.
- FAUCONNIER, G., 1997a. *Mappings in Thought and Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- FAUCONNIER, G., 1997b. « Manifestation linguistique de l'intégration conceptuelle », in C. FUCHS et S. ROBERT (eds), *Diversité des langues et représentations cognitives*. Gap : Ophrys. 182-193.
- FAUCONNIER, G., et E. SWEETSER, 1996. *Spaces, Worlds and Grammar*, Chicago : University of Chicago Press.
- FAUCONNIER, G., et M. TURNER, 1998. « Conceptual Integration Networks », *Cognitive Science* 22 (2). 133-187.
- FAUCONNIER, G., et M. TURNER, 2002. *The Way We Think*. New York: Basic Books.
- GRÉA, P., 2002. « Intégration conceptuelle et métaphore filée », *Langue Française*, 134, 109-123.
- LE NY, J.-F., 2004. « Eléments de psychologie cognitive : des représentations à la compréhension », in C. FUCHS (ed), *La Linguistique cognitive*. Gap : Ophrys. 155-170.
- LE NY, J.-F., 2005. *Comment l'esprit produit du sens. Notions et résultats des sciences cognitives*. Odile Jacob.
- RIEGEL, M., J.-C. PELLAT et R. RIOUL, 1994. *Grammaire méthodique du français*. Paris : Presses Universitaires de France.
- SANDERS, J., et G. REDEKER, 1996. « Perspective and the Representation of Speech and Thought in Narrative Discourse », in *Spaces, Worlds and Grammar*, FAUCONNIER, G. et E. SWEETSER, (eds). The University of Chicago Press. 290-317.

CORRESPONDANCE ET MIXAGE D'ESPACES MENTAUX.
Version de travail

- TALMY, L., 2000. « The Windowing of Attention in Language », in *Toward a Cognitive Semantics*, vol. 1. Cambridge, Mass. : The Massachusetts Institute of Technology Press, 257-309.
- TALMY, L., 2000. « Semantic Conflicts and Resolution », in *Toward a Cognitive Semantics*, vol. 2. Cambridge, Mass. : The Massachusetts Institute of Technology Press, 323-336.
- VICTORRI, B., 1992. « Un modèle opératoire de la construction dynamique de la signification », *La Théorie d'Antoine Culioli. Ouvertures et incidences*. Gap : Ophrys. 185-201.
- VICTORRI, B., 2004. « Les grammaires cognitives », in C. FUCHS (ed), *La Linguistique cognitive*. Gap : Ophrys. 73-98.
- VICTORRI, B., et C. FUCHS, 1996. *La Polysémie. Construction dynamique du sens*. Hermès.

Gilles COL
Université François-Rabelais (Tours)
Laboratoire FoReLL (EA 3816, Poitiers)
Fédération Linguistique du Centre Ouest (FELINCO, FED 4110)